

tra la nécessité et la triomphale puissance de la foi. Avec elle tout est possible, car c'est elle qui, en nous élevant à Dieu, nous ouvre les trésors de Dieu. *Va, et qu'il te soit fait comme tu veux. Grâce à la parole que tu viens de dire, le démon est sorti de ta fille. A l'heure même sa fille fut guérie, et de retour à la maison, elle la trouva délivrée de l'esprit immonde et reposant dans son lit*¹.

LA SECONDE MULTIPLICATION DES PAINS

I. — Jésus séjourna plusieurs mois dans le pays de Tyr; y fit-il d'autres miracles que celui accordé à la Chananéenne? L'Évangile reste muet et nous pouvons croire qu'il s'y adonna surtout à l'instruction de ses Apôtres.

Les miracles éclatèrent de nouveau, plus nombreux que jamais, quand le Sauveur, quittant la région idolâtre, se rapprocha de la Galilée. *Jésus quitta les environs de Tyr, et, passant par le pays de Sidon, se dirigea vers le Lac de Galilée, à travers la Décapole*². Dans cette dernière région demi-païenne, la puissance de Jésus s'était déjà manifestée; car c'est là qu'il avait terrifié les habitants de Gersésa par le miracle des possédés délivrés et du troupeau de porcs précipité dans la mer. Les possédés guéris avaient dans toute la région publié le nom et la gloire de leur bienfaiteur³.

A peine son arrivée fut-elle connue que les foules s'agitèrent et lui amenèrent d'abord un sourd-muet à

¹ Marc., VII, 29, 30. Matt., XV, 28.

² Marc., VII, 31. Matt., XV, 29.

³ Matt., XV, 30-31.

guérir. *Jésus le conduisit hors de la foule, à l'écart*¹. Plusieurs raisons motivaient chez le Sauveur cet a-parte.

Sa préoccupation constante étant de nous instruire, non pas seulement dans ses paroles, mais dans ses actes, l'ombre et la solitude qu'il réclame ici nous rappellent combien nous devons fuir l'éclat et l'ostentation quand nous faisons le bien, plus encore quand ce bien est par sa nature voué à la publicité et aux admirations de la foule.

Autant que le lieu où s'accomplit le miracle, les circonstances qui l'accompagnent sont remplies de sens profonds et d'instructions pratiques. *Jésus mit le doigt dans ses oreilles et toucha sa langue avec de la salive. Puis levant les yeux au ciel il poussa un soupir et dit: « Ephpheta », « ouvrez-vous »² !* Pourquoi ces gestes? Pourquoi cette intervention de la main et cette imposition de la salive? Qu'avait besoin de ces intermédiaires la Puissance Infinie, « qui dit et tout se fait, qui commande et tout s'accomplit »? Dans presque tous ses autres miracles Jésus opère d'un mot, d'un signe, d'un seul acte de sa volonté. Pourquoi cette nouvelle et inusitée manière de guérir? N'en doutons pas, un profond enseignement se cache sous chacun de ces gestes. Si tous ses miracles proclament sa divinité, celui-ci précise l'essentielle condition de l'union de la divinité avec la nature humaine, union d'où résulte une seule et même Personne divine. Dans un de nos Symboles nous chantons: « Jésus-Christ est un: non pas que la divinité se soit absorbée dans la Chair, mais c'est l'Humanité qui a été élevée jusqu'à Dieu ». De telle

¹ Marc., VII, 32, 33.

² Marc., VII, 33.

sorte qu'après l'union des deux natures nous ne reconnaissons et n'adorons plus en Jésus-Christ qu'une seule Personne Divine, Tout est donc divin en Jésus-Christ. De son Corps, de chacun de ses membres s'échappe la divinité comme le soleil darde ses rayons à travers un léger nuage. Quand son doigt se posait sur nos membres mutilés ou infirmes, « des vertus s'en échappaient », et ces vertus n'étaient autres que la Divinité même « habitant corporellement en Lui ».

Le même Dieu qui avait créé l'homme, le réparait partie par partie, membre à membre, opposant à chaque ravage du péché, sa vertu réparatrice, et cette vertu se répandait dans les plus minimes accessoires. Qu'est-ce en nous qu'un peu de salive ? En l'Homme-Dieu elle renferme une puissance à laquelle aucune infirmité ne résiste. Un peu de poussière et la salive : voilà l'aveugle-né guéri. Un peu de salive apposée sur la langue du muet et voilà la parole revenue.

Jésus lève les yeux au ciel ¹. Ici encore de profonds et touchants mystères. C'est du ciel que nous vient « tout don parfait », du ciel nous tombe la grâce comme une rosée bienfaisante ; aussi est-ce vers le ciel que nos yeux, notre pensée, notre cœur, doivent sans cesse s'élever. Jésus élevait fréquemment ses yeux vers le ciel, et par là il nous faisait entendre que nous devons aspirer à notre Patrie absente, la saluer de loin, y attacher nos désirs en même temps que nos yeux. Ce regard enfin, est un regard tout filial, il marque notre soumission à « notre Père qui est dans les Cieux » et active l'amour qui nous emporte vers Lui.

L'Évangile ajoute : *Jésus poussa un soupir* ². Pour-

¹ Marc., VII, 34.

² Marc., VII, 34.

quoi ce soupir ? Trouvons lui une double signification. Jésus-Christ a continuellement soupiré à la vue de nos misères, et souvent ces soupirs se résolvèrent en torrents de larmes. Si l'Évangile ne nous en marque que quelques circonstances, Saint-Paul nous révèle que les pleurs furent comme l'accompagnement naturel et ordinaire de la vie mortelle de notre compatissant Rédempteur. Ainsi nous est inculquée à nous mêmes la compassion pour les infortunes et les souffrances du prochain. Parmi les crimes de la Société antique Saint-Paul compte l'insensibilité ; ce mot de Charité n'y était ni connu, ni même soupçonné. Il fallut les soupirs et les larmes de l'Homme-Dieu pour rappeler le monde égoïste et dur aux tendres émotions de la fraternité. Mais les larmes et les soupirs de Jésus contiennent une autre leçon : Voyons-y la profondeur de notre misère et apprenons à pleurer sur nous-mêmes et sur les maux que le péché a accumulés sur nous. Les moindres sont les maux du corps, mais combien plus déplorables sont ceux de l'âme ! S'il est triste d'être isolé du commerce de ses semblables par le mutisme et la cécité, combien plus la séparation d'avec Dieu mérite-t-elle nos gémissements ? Car telle est la déformation que le péché opère dans une âme. Cette malheureuse ni ne voit Dieu, ni ne l'entend, ni ne lui parle. Le monde surnaturel s'est fermé pour elle, elle n'y pénètre plus par aucune issue, et la voilà honteusement et misérablement enfermée dans la noire et fétide prison de la vie matérielle. « L'homme animal ne perçoit plus rien de ce qui est de l'Esprit de Dieu. » Quel remède à de pareils maux ? Jésus-Christ, en élevant ses yeux au ciel et en poussant un soupir, nous le fait connaître. A son exemple détachons nos regards des choses terrestres pour les élever

vers le ciel ; comprenons notre misère et déplorons-la. Bientôt le miracle s'accomplira aussi en nous : *Aussitôt les oreilles du sourd s'ouvrirent, sa langue se délia et il parlait distinctement*¹. Notre âme s'ouvrira à la prière, et nous entendrons la voix de Dieu.

D'autres leçons précieuses nous sont données par la fin du récit évangélique. Quand Jésus défend au sourd-muet qu'il vient de guérir de faire connaître le miracle, il nous enseigne d'une part la réserve et l'humilité qui doivent accompagner nos actions ; quand d'autre part le miraculé publie partout la grâce qu'il vient d'obtenir et célèbre son Bienfaiteur avec l'effusion de la reconnaissance et de l'amour entraînant avec lui dans les mêmes transports ceux qui avaient été témoins de sa guérison, nous apprenons que les dons de Dieu doivent être par nous publiés et glorifiés. Si l'humilité les cache, la reconnaissance les produit au dehors. *Jésus leur défendit d'en rien dire à personne ; mais plus il le leur défendait, plus ils le faisaient connaître. Saisis d'admiration ils s'écriaient : il a bien fait toutes choses ! Il a fait entendre les sourds et parler les muets*².

Tel est le peuple. Quand aucune influence perverse ne le travaille et qu'il est laissé à son sens droit et à sa nature généreuse ; il sait reconnaître et confesser la vérité ; ses admirations sont enthousiastes et son dévouement est à toute épreuve. Mais, hélas, autant le peuple est droit et généreux par nature, autant il est facile à égarer. Les sophistes le savent, et leur parole venimeuse tourne au mal le bien qui faisait son admiration et pro-

¹ Marc., VII, 35.

² Marc., VII, 36, 37.

voquait ses acclamations chaleureuses. Le même peuple qui éclatera en Hosannah au jour des Rameaux, fera retentir le Prétoire de Pilate de ses sanguinaires clameurs. Déjà les foules de Judée et de Galilée ont cédé aux influences des Pharisiens et des Scribes et Jésus ne trouve plus auprès d'elles le sympathique accueil des deux premières années. Leur froideur ou leur hostilité l'éloignent, et il n'y fera plus que de rares et courtes apparitions.

II. — Tout différent est encore le peuple de la Décapole. Ce qu'il connaît de Jésus et ce qu'il apprend du miracle du sourd-muet le remue profondément et le porte vers Jésus. Tous les malades prennent assurance et se font porter à la rencontre du compatissant Sauveur. *Après que Jésus eut gravi une montagne et s'y fut assis, de grandes foules de peuples vinrent à Lui, amenant avec elles des muets, des aveugles, des boiteux, des infirmes, et quantité de malades. Ils furent déposés à ses pieds et il les guérit*¹. La conduite du Sauveur n'est pas toujours identique à elle-même. Parfois il recherche les infirmes pour les guérir ; parfois il attend qu'on les lui amène, et c'est, dans les deux cas, son cœur qui inspire et dirige ses actes. Quand il veut nous montrer l'empressement de son amour et sa soif de nous secourir, il prend les devants, il dit : « j'irai et je le guérirai », ou bien encore : « venez, allons à Lui ». D'autres fois il lui plaît de laisser libre carrière à notre initiative ; il se retire, il se cache dans la solitude de quelque montagne, afin que la foule ait le mérite de le rechercher et d'accourir à

¹ Matt., XV, 29, 30.

Lui. Ce mérite était, dans la Décapole, plus grand qu'ailleurs, car ce peuple païen n'avait que peu connu le Sauveur et n'avait pas, comme les Juifs, été prévenu d'innombrables grâces de lumière et de salut. Quelques miracles, ont suffi à établir sa foi ; et sans songer à la fatigue du chemin et aux obstacles qu'oppose une contrée montagneuse, il amène d'un coup tous ses infirmes et tous ses malades. Ne nous étonnons pas en voyant Jésus s'abstenir de sa question ordinaire : « avez-vous foi ? » La démarche de cette foule témoignait assez de ses sentiments d'absolue confiance en Jésus. Aussi c'est d'un mot, d'un acte, d'un mouvement de sa volonté que le Sauveur guérit cette multitude de malades. Tandis qu'avec d'autres, il procède lentement et par améliorations successives, comme nous le lui verrons faire tout à l'heure sur un aveugle, ici tous sont instantanément guéris.

Quel merveilleux spectacle fut alors donné ! Ces infirmes, péniblement trainés jusqu'au haut de la colline, gémissant de leurs maux, chancelants et épuisés, se relèvent soudain, joyeux et alertes, rendus à la plénitude de la santé et à l'intégrité de leurs membres. Les aveugles quittent leurs guides, les paralytiques leurs grabats, les boiteux marchent, les débiles usent avec aisance et force de leurs mains vivifiées, les muets font retentir l'air de leurs joyeuses acclamations ; tous entourent le Sauveur, lui expriment leur reconnaissance et lui vouent leur amour : *Toute la multitude était dans l'admiration... Tous glorifiaient le Dieu d'Israël*¹. Admiration et action de grâces : tels sont nos deux actes en face des merveilles que Dieu ne cesse d'opérer

¹ Matt., XV, 31.

sur nous. Si nos corps n'ont pas été l'objet de sa grâce miraculeuse, nos âmes plus précieuses et plus malades ont reçu de lui la santé et la vie. Elles aussi sont misérablement aveugles, quand, insensibles au monde surnaturel, privées des lumières d'une foi vive et pratique, elles sont plongées dans les ténèbres d'une vie purement matérielle. Leur mutisme est terrible, quand la prière s'est éteinte en elles et que jamais elles n'ont plus un mot de filiale souvenance à Dieu. La débilité paralyse toute action, rend tout œuvre impossible, l'âme « débile » peut être pour les choses du monde d'une activité dévorante : pour Dieu, pour elle-même, pour son avenir éternel, elle demeure inerte, impuissante, stérile. Pas un acte, dans toute une vie, qui puisse lui valoir, une récompense dans les Cieux ! Pauvres malades, innombrables infirmes, faites-vous porter sur la montagne où Jésus réside et vous attend ! Que de charitables guides vous y mènent, que la foi et la confiance vous y soutiennent : vous entendrez descendre sur vous la parole qui guérit et qui sauve : *On les déposa à ses pieds et Jésus les guérit tous.*

III. — Trois jours durant Jésus garda ces foules auprès de lui¹, car leurs infirmités corporelles préoccupaient moins son zèle et sollicitaient moins sa puissance que la détresse de leurs âmes. S'il lui était aisé de guérir leurs maladies, plus difficilement il les appelait à la vie divine, et c'est à leur parler du Royaume de Dieu, de la foi au Messie Sauveur du monde, des vertus de la Nouvelle Alliance, qu'il dépensa les longues heures de ces trois journées. Quatre mille hommes, sans compter

¹ Marc., VIII, 2.

les femmes et les enfants, l'entouraient, dévoraient ses paroles, et, tout entiers aux charmes infinies de sa vue et de ses entretiens, oublièrent jusqu'aux plus impérieuses obligations de la vie. Les quelques provisions dont ils avaient pu se munir étaient épuisées et la faim commençait à faire sentir ses tortures.

Durant trois jours la faim sévit sans que le peuple songeât à quitter Jésus, tant devenait irrésistible l'attache qui le retenait. Quel exemple à notre lâcheté et à notre insouciance ! La moindre difficulté, la gêne la plus légère, moins que cela, les futilités de la vie quotidienne nous éloignent sans cesse du Sauveur ; nous le délaissions même sans motif, et par pure insouciance, oublions de ses bienfaits, insensibles à ses charmes, sans nul désir d'être nourris de sa main. C'est pourtant la persévérance à le suivre qui décide de notre salut ; nous n'obtiendrons sa grâce que si nous subissons une courageuse attente, comme au désert de la Décapole la foule ne fut nourrie qu'après avoir héroïquement souffert la faim durant de longues journées.

Nous ne voyons pas que les Apôtres se soient, comme ils le firent auparavant, préoccupés de la détresse de ces pauvres gens. Lors de la précédente multiplication des pains, ils viennent d'eux-mêmes au Sauveur et lui demandent de congédier la multitude avant que la famine la réduise. S'ils ne songent pas au miracle possible, au moins ils prennent le peuple en pitié ; ici leur insouciance est complète et c'est Jésus qui les interpellera le premier. Dieu seul est secourable, Dieu seul est notre appui, en lui seul plaçons notre espérance ; bien insensés sommes-nous si nous comptons sur la créature, car si parfaite que nous la supposions ; elle a des heures de défaillance et d'oubli, et le concours que nous

attendons d'elle, bien des fois nous fera défaut. Ce qui jamais ne nous trompera c'est le Divin Cœur de Jésus et la commisération si tendre qui ne cesse d'en jaillir. Jésus savait la détresse de ce peuple qui s'attachait à lui, et s'il la laissait devenir extrême, c'est qu'il voulait donner au miracle qu'il allait faire son relief et sa solennité. Il voulait aussi nous apprendre que sa divine nourriture n'était pas aux dédaigneux mondains que gorgent les satiétés terrestres, mais aux heureux faméliques « qui ont faim et soif de la justice » et qui, avant tout, « cherchent le Royaume de Dieu ». Tout s'harmonise dans les œuvres divines. C'est après avoir guéri les malades qu'il les nourrit miraculeusement ; c'est à leur faim courageusement supportée qu'il accorde une satiété délicieuse. Et tout, en toutes choses, nous vient de la tendre compassion qu'il ressent pour nous. *Jésus appela ses disciples*¹. Cet appel équivaut à un reproche, et ce reproche s'adresse à une double faute. D'abord les Apôtres sont, comme nous venons de le voir, trop oublieux des besoins de la foule, et eux que leur mission prédestine au plus tendre et au plus dévoué ministère des âmes, doivent plus que tous les autres veiller aux besoins du troupeau. Puis, contre toute attente, ils semblent méconnaître la puissance du Sauveur, ne plus songer au miracle de la première multiplication des pains, et quand Jésus s'efforcera de les en faire souvenir, ils n'opposeront à ses allusions qu'un désolant oubli. Dans un moment cet oubli leur attirera de la part de leur Maître ce vif reproche : « Quoi ! N'avez-vous donc ni sens, ni intelligence ! Votre cœur est-il donc toujours aveugle ! » Mais maintenant au lieu

¹ Matt., XV, 32.

de reproches Jésus s'efforce de les éclairer et de les toucher au contact de son tendre cœur.

Il les appelle et leur dit : *Pai pitié de cette foule : voilà trois jours qu'ils demeurent avec moi et ils n'ont rien à manger. Si je les renvoie ainsi dans leurs maisons, ils vont défaillir sur la route, car plusieurs sont venus de loin*¹. Un double sentiment dictait ces paroles. Avant tout la bonté compatissante du Sauveur qui connaît et analyse la détresse qu'il va secourir : « Trois jours », et durant ces longues heures de jour et de nuit ces milliers d'hommes ont écouté les paroles de la vie éternelle, sans songer ni à leur nourriture, ni à leur repos ; il semble que le monde matériel n'existait plus pour eux et que leur demeure, leur famille, leurs travaux, leur vie ordinaire, n'étaient plus même pour eux un souvenir. Les quelques vivres qu'ils avaient pu apporter s'étaient vite épuisés, la faim s'était fait sentir, « ils n'ont plus, dit le Sauveur, aucune nourriture », et même alors ils n'ont pu consentir à s'éloigner. « Depuis trois jours ils persévèrent à rester avec moi »². Un autre titre a la commisération de Jésus, c'est le danger que ces gens, affaiblis par un long jeûne, courent en chemin, car un bon nombre sont venus de loin. Comment laisser une telle misère sans la secourir ?

Avec la compassion, les paroles du Sauveur expriment le désir et la volonté de préparer les Apôtres au miracle qui va s'accomplir. Les trouvant si distraits et si insensibles, Jésus-Christ veut frapper leur esprit en même temps que toucher leur cœur. En leur disant :

¹ Marc., VIII, 2-3. Matt., XV, 32.

² Marc., VIII, 2.

« j'ai pitié de ce peuple », il leur faisait assez entendre qu'il allait mettre sa puissance au service de sa compassion et renouveler le miracle de Bethsaïde. Eux n'entendirent rien, ne comprirent rien. *Où trouver, répondirent-ils, assez de pains dans ce désert pour rassasier une pareille multitude* ? Quand la Pentecôte aura fait planer sur eux ses flammes et ses grâces, ces mêmes hommes nous apparaîtront remplis des plus célestes lumières, et leur force aura raison des résistances du monde entier ; en attendant, ils sont ce que Jésus les a choisis, lents d'intelligence et de volonté, fermés aux mystères d'en haut, incapables même de se souvenir des merveilles sans cesse renouvelées sous leurs yeux. Au moins ont-ils la naïve simplicité et la loyauté d'en convenir, et la franchise des Évangélistes n'est pas une médiocre preuve de leur véracité.

*Combien avez-vous de pains, leur demanda Jésus ? — Sept et quelques petits poissons, répondirent-ils*². C'est le moment du miracle. Le même Dieu qui fait croître et mûrir les moissons, qui de quelques grains jetés en terre fait sortir d'innombrables épis, qui d'un mot couvre la terre de ses fruits savoureux, Lui-même prend en main les quelques pains et les poissons qu'on lui présente, les rompt en fragments qu'il multiplie sans mesure. *Jésus fit asseoir le peuple à terre, prit les pains et les poissons, et, ayant rendu grâce, il les donna à ses disciples et ses disciples les distribuèrent au peuple. Tous mangèrent et furent rassasiés. Des morceaux qui restèrent on emporta sept corbeilles pleines. Or ceux qui mangèrent étaient environ qua-*

¹ Matt., XV, 33. Marc., VIII, 4.

² Matt., XV, 34. Marc., VIII, 5.

*tre mille, sans compter les femmes et les enfants*¹.

Jésus seul nourrit le monde de sa grâce et de sa vérité. De lui seul nous vient la véritable vie que lui seul a la puissance d'alimenter et de soutenir. Seul il est l'auteur de la doctrine, « des paroles de la vie éternelle ». Seul aussi il est l'auteur des Sacrements, qui donnent, augmentent, réparent, ressuscitent la vie de la grâce. Mais il lui a plu d'associer l'homme à son action ; il a fondé une Église, il a créé un Sacerdoce, auquel il donne pour mission permanente de distribuer au monde ce « Pain de vie » qui n'est autre que Lui-même renfermé dans le Symbole et dans le Sacrement. Les Apôtres que nous voyons donner à la multitude le pain et les poissons que Jésus multiple divinement préludent à leur futur ministère auprès de toutes les nations réunies, et figurent le Sacerdoce catholique qui leur succédera durant tous les siècles jusqu'à la fin du monde.

Malheur à ceux qui, par leur refus volontaire, sont privés du repas divin ! Malheur à tous ceux que ne rassasie pas la doctrine de Jésus-Christ transmise par les Apôtres et leurs successeurs ! Ils ont rejeté le salut qui venait à eux et outragé le divin cœur qui leur disait si tendrement : « j'ai pitié de cette foule ! » Que n'ont-ils pour leur âme la même compassion que leur Sauveur a pour eux ! Hélas ! privés du viatique divin, épuisés par le jeûne, en face du long chemin de la vie, ils vont défaillir et ne pourront regagner leur demeure éternelle qui leur était destinée dans les Cieux ! Fidèles, et fervents, ils eussent été rassasiés comme le furent les foules de la Décapole : *tous mangèrent et furent rassasiés.*

¹ Matt., XV, 53-59. Marc., VIII, 6-10.

*Et Jésus les congédia*¹. Cette immense foule obéit sans retard et sans murmure à l'ordre de Jésus, pleine de reconnaissance et de joie. Le souvenir de ces trois jours de grâce resta profondément gravé dans ces âmes dociles, et nous pouvons, sans témérité, croire que l'Évangile fit parmi elles de nombreuses et solides conquêtes.

Tout différents s'offrent à nous les Juifs de Bethsaïde en faveur desquels le Sauveur fit la première multiplication des pains. Nous avons vu comment à leur enthousiasme et à leurs acclamations délirantes succédèrent presque aussitôt les murmures et la désertion. Tant qu'ils avaient espéré de Jésus la satisfaction de leurs appétits grossiers, ils le poursuivirent et voulurent s'en emparer pour le faire roi. Quand, un jour plus tard, il leur fit l'annonce de la vie surnaturelle, et du « Pain vivant » qui ne serait autre que sa propre chair, ils murmurèrent, insultèrent, abandonnèrent. La Galilée suivait dans sa révolte l'infidèle Judée et la décide Jérusalem, et Jésus désormais ne trouvait plus de sécurité que dans les terres des païens. Il y séjournera souvent durant les mois qui le séparent encore de sa passion et de sa mort, sans toutefois abandonner « les brebis perdues d'Israël ».

Aussitôt après le miracle et dès qu'il eût congédié la foule, il s'embarqua sur le lac avec ses disciples et aborda dans la région montagneuse et solitaire où l'on retrouve les quelques ruines qui restent de Dalmanuta, non loin de la petite ville de Magdala. Le Sauveur retournait moins dans ces solitudes pour y trouver le repos que pour y convertir les âmes et mettre sa puissance au service des malades et des infirmes. Hélas ! ce

¹ Matt., XV, 39.

sont des ennemis haineux et perfides qu'il y avait rencontré les premiers.

NOUVELLES ATTAQUES DES ENNEMIS DE JÉSUS NOUVEAU MIRACLE

I. — *Après avoir congédié le peuple, Jésus monta aussitôt dans une barque avec ses disciples et aborda au pays de Dalmanuta, non loin de Magdala* ¹.

Des pharisiens et des Saducéens vinrent le trouver et commencèrent à disputer avec lui ². Avant toute parole, la composition de leur troupe découvre leur hostilité. L'Évangile nous montre, mêlés aux espions de Jérusalem, des saducéens. Entre eux et les Pharisiens régnait une animosité violente et une complète divergence d'idées et de conduite, et l'union qui se fait entre eux maintenant est une union de haine et d'hostilité contre le Sauveur. Les Saducéens, matérialistes et jouisseurs, raillaient sans pitié le formalisme des Pharisiens, et ceux-ci concevaient pour les premiers le mépris que méritait leur impiété et l'animosité que leur valait leur servilisme envers Hérode. Un Évangéliste marque ce dernier trait en les nommant des « Hérodiens ». Tous ensemble formaient le parti acharné à déshonorer et à perdre le Sauveur aux yeux du peuple.

Le piège qu'ils tendent est habile. Nier et amoindrir les miracles de Jésus-Christ, il n'y fallait plus songer. Les attribuer à Belzébuth était par trop monstrueux ; en face d'innombrables guérisons, et, récemment, de la

¹ Marc., VIII, 10. Matt., XV, 39.

² Marc., VIII, 11. Matt., XVI, 1.

multiplication des pains les foules étaient demeurées enthousiastes. Comment déprimer un tel éclat ? Comment faire descendre Jésus-Christ au niveau d'un prophète et d'un thaumaturge ordinaire ? En abandonnant un terrain trop périlleux et en appelant le Sauveur sur un autre moins favorable. Pour le mettre à l'épreuve, ils lui demandèrent de leur faire voir un signe dans le Ciel. Moïse en avait donné d'éclatants ; Josué avait arrêté le soleil ; Elie avait fermé le Ciel, d'autres avaient fait retentir la nue des fracas de la foudre. Que le Sauveur opère quelque merveille semblable, il leur sera aisé de la montrer bien moindre que celles accomplies par leurs Pères et Jésus bien inférieur aux Prophètes d'autrefois. Ainsi se détruira le prestige dont tous les autres miracles ont auréolé le Sauveur ¹.

Mais que peut l'astuce humaine devant la sagesse de Dieu ? Il fut aisé au Sauveur de déchirer leur toile fragile. Mais il ne le fit pas sans que son cœur fût abimé d'une douleur poignante. Tant d'incrédulité devant les marques si saisissantes de sa Divinité ! Tant d'ingratitude devant ses innombrables bienfaits ! Tant de méchanceté aux prises avec son incomparable mansuétude ! *Il gémit dans son cœur* ², dit saint Marc. Sa patience ne le trahit pas, et doucement, tendrement, il s'efforce d'éclairer ses ennemis. Pourquoi lui demander de renouveler quelqu'un des prodiges opérés, sous l'Ancienne Loi, dans le Ciel, par les Prophètes ? Là tout était terreur : maintenant c'est l'heure de la miséricorde, le temps de la Loi de grâce et d'amour. Quand Moïse terrifia Pharaon et l'Égypte, quand Elie ferma le Ciel et y enchaîna pour trois ans la rosée et la pluie, Dieu châ-

¹ Matt., XVI, 1. Marc., VIII, 11.

² Marc., VIII, 12.